

peuple. Alors le régiment de Royal-Marine, celui d'Austrasie prirent les armes, mais c'était trop tard ; l'insurrection avait pris des proportions telles qu'il aurait fallu des flots de sang pour la réprimer. C'est ce que ne voulait pas M. de Clermont-Tonnerre. Il recula devant cette extrémité.

Il envoya un de ses aides de camp à M. de Bérulle, en déclarant surseoir jusqu'à nouvel ordre à l'exécution des lettres d'exil du Parlement et demander de nouvelles instructions au roi si la ville voulait désarmer. M. de Bérulle et le Parlement firent ce qu'ils purent pour apaiser les esprits, mais le peuple demandait un contre-ordre formel, sans quoi il réclamait de nouveau les clés du Palais ; il fallut le satisfaire, le Duc envoya l'ordre exigé.

Mais pendant que l'on ramenait peu à peu à la raison la ville de Grenoble, les gens de la campagne, attirés au pied des remparts par l'appel incessant du tocsin, les avaient escaladés et s'étant trouvés à la hauteur des fenêtres du Commandement, criblés de coups de fusils, avaient pénétré dans l'intérieur et quelques-uns d'entre eux avaient même levé la hache sur la tête du duc de Clermont-Tonnerre.

Heureusement, le vaillant gentilhomme se défendit assez longtemps pour que les trois consuls de la ville vinsent le dégager, accompagnés de M. de Bérulle et d'une compagnie de milice bourgeoise. Le Premier Président alla ensuite tenir au Palais de Justice un semblant d'audience qui satisfait la foule. Il eut toutes les peines du monde à repousser l'ovation triomphale qu'on lui avait préparée.

C'est ainsi que la première journée séditieuse de la Révolution eut lieu en faveur d'un corps aristocratique et privilégié. Deux ou trois ans après, ce corps devait être dissous